

le Pouvoir leur donna bientôt plus que gain de cause en limitant le nombre et le rôle des apprentis de chaque industrie. Dans le règlement de la fabrique lyonnaise de 1744, un chef d'atelier ne peut avoir qu'un apprenti à la fois, la durée de l'apprentissage est fixée à cinq ans, et il est défendu d'occuper l'apprenti d'un autre maître.

\*  
\* \*

La royauté avait, quoique à un degré moindre, le même idéal que nos socialistes d'aujourd'hui : c'était de mettre la main sur toute liberté individuelle. Pourtant on ne lui voit pas affirmer la prétention de déposséder les citoyens pour s'approprier les fruits de leur travail. Ce que la royauté n'a pas osé faire, nous le verrons peut-être. Mais cela ne sera pas long, en dépit des ruines et du sang. On ne refait pas plus les lois économiques que les lois de la nature, et les végétaux que l'on plante les feuilles dans la terre et les racines en l'air ne vivent pas très longtemps.

RENÉ DELORME

---

## LYDIE

---

*(La scène représente une ligne de chemin de fer à travers une forêt ; sur le devant, les rails ; au fond la barrière, très peu élevée ; et derrière la barrière, la forêt. — Au lever du rideau Lydie en costume national de grecque moderne, et avec une guitare à la main, apparaît derrière la barrière. Elle regarde de côté et d'autre, puis s'apprête à sauter la barrière.)*

LYDIE

Du courage, allons ! sautons le dernier pas !

*(Elle franchit légèrement la barrière et regarde encore  
autour d'elle.)* ]

Personne... Ici l'œil du gardien n'atteint pas,  
C'est le seul endroit isolé de la ligne.

— O la belle nuit ! Chaque étoile me cligne

De l'œil, et m'appelle, et me dit d'avoir foi  
 Dans la mort, nuit calme aussi, nuit sans effroi,  
 Mer profonde et pure où se lave la vie !  
 A votre sourire, étoiles, je me fie,  
 Lune, à ta douceur, azur, à ta beauté !  
 Comme la tiédeur de ce vent velouté  
 Amoureusement effleure mon visage !  
 Oui, je vais mourir... sur son royal passage  
 Le train va bientôt écraser, apaiser  
 Toutes mes douleurs en un sanglant baiser  
 Plus doux que l'amour ou que le vent qui passe...  
 Aimer, vivre, errer, à quoi bon ? Je suis lasse  
 Et pour oublier tout ce qu'il a souffert,  
 Mon cœur a besoin d'un oreiller de fer !

*(Elle se couche à demi sur un rail)*

Le voici. Puissé-je être vite endormie !  
 Bien vite ! A l'instant ! *(Un son d'horloge au loin)*  
 — On sonne une demie !  
 Quoi donc ! trois quarts d'heure à vivre encore, ô Dieu !

*(Elle se relève.)*

Que c'est long !... Viens, viens, viens, monstre aux yeux de feu,  
 Et, sous ces lueurs célestes, fraternelles,  
 Que je voie au loin flamboyer tes prunelles !  
 — Trois quarts d'heure, un siècle !. Ah ! j'ai peur d'avoir peur  
 Durant cette attente et de manquer de cœur !  
 Non, non, il le faut, j'en ai l'âme obsédée !  
 Voilà bien huit jours que me vint cette idée,  
 Un soir, en chantant au Casino là-bas  
 Devant des buveurs qui ne m'écoutaient pas.  
 Tous causaient gaiement, car on venait d'apprendre  
 Que le tzarewitch ici devait se rendre  
 Aujourd'hui, suivi de prodigues boyards,  
 Et qu'il entrerait salué de pétards,  
 Et que, tout un mois, ce seraient bals et fêtes...  
 Mais moi, sans songer alors aux riches quêtes  
 Que je pourrais faire après chaque morceau,

Ni même à l'amour de quelque jouvenceau,  
 Je ne sais pourquoi, la Grèce où je suis née,  
 Mon île, mon toit, la Méditerranée,  
 La lave où les miens furent tous engloutis,  
 Mon frère avec moi s'enfuyant, tout petits  
 L'un et l'autre, errant de malheur en misère,  
 Et la maladie et la mort de mon frère,  
 Tous ces souvenirs, pendant que je chantais,  
 Me sont revenus plus cruels que jamais ;  
 Et je me suis dit : Veux-tu mourir ? c'est l'heure !  
 Si la faim t'effraye et le plaisir t'écoeure,  
 Et si l'avenir à l'égal du passé  
 T'épouvante, va, quand ce peuple insensé,  
 Attendant le prince, emplira cette gare,  
 Tacher de ton sang ces fêtes qu'on prépare !  
 Va, comme l'Hindou sous le char de Siva,  
 Périr sous la joie universelle ! Va,  
 Et comme un soldat fauché sans agonie,  
 Meurs ton luth en main, fille de l'Hellénie !

Et, depuis ce jour sans cesse, constamment,  
 Plus tenace encor qu'une image d'amant,  
 Cette idée en moi, fleur ténébreuse, éclore,  
 Cette idée a fait de mon esprit sa chose...  
 Elle n'est plus mienne et je suis sienne : il faut  
 Qu'elle s'accomplisse à tout prix au plus tôt !  
 Tant que j'ai douté d'en avoir le courage,  
 Une angoisse affreuse, une peur de naufrage,  
 M'a serré le cœur à me faire crier...  
 Maintenant un calme immense et meurtrier,  
 Un apaisement sombre et profond m'inonde...  
 — Ah ! je vais enfin m'évader de ce monde !  
 Je vais tout à l'heure avoir fini d'errer,  
 De tendre la main et de désespérer,  
 De courir partout où la foule poudroie,  
 D'aimer sans amour et de chanter sans joie !  
 Quoi ! plus de douceur bientôt, plus de péril !  
 Plus de solitude en tous lieux, plus d'exil !  
 Mourir, n'est-ce pas se baigner ? Il me semble

Qu'en mes flots chéris là-bas, dont l'azur tremble  
 Sur la douce grève où je jouais enfant,  
 Je vais me plonger encor, encor rêvant !  
 — Pourtant, c'est horrible à penser, cette roue  
 Foudroyante !... ô Dieu !

— Chantons ! Viens, et me joue

Encore une fois ton air le plus vainqueur,  
 Toi ma seule amie et ma fidèle sœur,  
 Ma pauvre guitare, écho de mon cœur triste !  
 Demain l'on dira : « La jeune guitariste  
 Est morte... Aux cafés on n'entend plus sa voix...  
 Il était bien temps ! On l'entendit cent fois... »  
 Mais toi, ma compagne, au son plaintif et tendre,  
 Toi, je ne veux pas qu'on cesse de t'entendre :  
 A l'instant suprême, en étendant le bras,  
 Je te sauverai... toi, tu me pleureras,  
 Et, vibrante, après la fatale secousse,  
 Tu diras sur moi ta plainte la plus douce !

*(Elle s'apprête à jouer ; mais elle aperçoit Karl qui apparaît  
 derrière la barrière, et elle se dissimule aussitôt.)*

Un homme ! Serait-ce un surveillant ?... Oh ! non...

*(Karl saute la barrière et disparaît en courant le long de la  
 voie. Il porte à la main une bombe.)*

Est-ce un curieux, ou bien un compagnon  
 De malheur ? Qui sait ? Un criminel peut-être !  
 Que tient-il en main ?... J'ai cru le reconnaître...  
 Mais j'en ai tant vus, de gens de tout pays !  
 — Si c'est un voleur, il me reste un louis  
 Tout juste. — Il revient déjà ! Quel est ce drame ?

*(Karl revient en courant, ne portant plus rien à la main.  
 Il aperçoit Lydie et s'arrête effaré.)*

KARL (à part)

Quelqu'un ! L'on m'a vu !

LYDIE (*bas, mais fort, après l'avoir examiné*)

Karl !

(*Il recule d'un pas et elle répète plus haut*)

Karl !

KARL (*s'avançant, d'un ton de menace*)

Silence, femme !

Silence, ou tu meurs ! Comment sais-tu mon nom ?

LYDIE

Karl, regarde-moi... J'ai chargé le canon  
Près de toi, jadis, en Espagne...

KARL

Lydie !

C'est toi, mon enfant ! Que te voilà grandie !  
De plus en plus belle et charmante, ma foi !  
Mais que fais-tu là, dis-moi, dans l'ombre ?

LYDIE

Et toi ?

KARL

Moi ? chut !

LYDIE

Un mystère ?

KARL

Une affaire... assez grave

Qui veut un secret absolu... Je suis brave,  
Pourtant tout à l'heure, ah ! tu m'as fait bien peur !

LYDIE

Affaire de cœur ou d'honneur ?

KARL (*dédaigneusement*)

Oh ! de cœur !

C'était bon jadis, sous le ciel de Castille,  
 Quand tu nous vendais dans les rangs, brune fille,  
 Des bouquets qu'en marche aux balcons nous lancions...  
 C'était l'âge alors des folles passions,  
 De l'exubérance ardente et printanière !  
 Bouquetière un jour, l'autre jour canonnière,  
 Et chanteuse après, tu représentais bien  
 Notre vie à tous, changeante pour un rien...  
 Dire que j'étais en ce temps-là carliste,  
 Epris d'un royal bandit (*à part*) moi, nihiliste !  
 Et que j'ai failli, pour cet aventurier,  
 Après maints complots me faire fusiller !  
 Mais j'ai vingt-cinq ans sonnés, enfant chérie !  
 Adieu les bouquets et la galanterie !  
 Je suis sérieux à présent, je suis vieux...

LYDIE

Karl, est-ce un duel qui t'amène en ces lieux ?

KARL

Un duel ? Vraiment, j'ai passé cette ligne !  
 L'honneur, mot fatal qui maintenant m'indigne,  
 Idole de sang souillée, horrible à voir,  
 Fétiche d'un temps qui proscrit le devoir,  
 Gothique débris bon à mettre aux musées !  
 Duels ou combats, vieilles formes usées  
 De l'instinct qui prouve en l'homme l'animal !  
 Ce n'est point ainsi qu'on détruira le mal,  
 Ce n'est point ainsi qu'on balaira ce monde  
 Et que la justice enfin, vierge féconde,  
 Une étoile au front, parmi des champs de blé,  
 Renouvellera l'univers repeuplé !  
 De plus sûrs moyens sont aux mains de notre âge  
 Pour hâter cette heure et tenter cet ouvrage..

Car il faut mourir pour renaître ! Il le faut !  
 Autant vaut son but, autant une âme vaut !  
 C'est pour une idée, et non pour une idole,  
 Qu'un apôtre lutte et triomphe — ou s'immole !

LYDIE

Je crois te comprendre... Est-il possible ! Quoi !  
 Toi-même ! C'est bon pour des femmes, pour moi,  
 D'appeler la mort, d'expulser l'espérance,  
 De faiblir devant la faim et la souffrance...  
 Mais vous, noble duc de Russie, héritier  
 D'un immense fief, d'un pays tout entier...

KARL (*l'interrompant*)

Plus de titres ! plus de fiefs ! à tous la terre !

LYDIE

Vous, le plus brillant, le plus beau militaire  
 De toute l'armée, admirable à cheval,  
 Lion invincible au combat comme au bal,  
 Vous qu'au front j'ai vu recevoir cette entaille,

(*Elle désigne l'endroit*)

Là, puis décoré sur le champ de bataille  
 Et par Charles VII lui-même...

KARL

Honte à moi !

LYDIE

Vous, Karl, vous pourriez ressentir cet effroi  
 Qui fait reculer d'autres jusqu'aux abîmes !  
 Vous pourriez trahir vos promesses sublimes,  
 Et désespérer comme un déshérité !  
 Non, non, ce serait un crime, en vérité ! (*Il sourit*)  
 Ne souriez pas tristement... Je vous aime,  
 Karl, écoutez-moi... Partez à l'instant même,

Fuyez ce lieu sombre et chassez tout souci,  
 Vivez ! laissez-moi seule rester ici...  
 J'adore la nuit, les bois, la solitude...  
 C'est un goût d'enfance, une vieille habitude...  
 Mais toi, vis !... A moi tu penseras parfois  
 N'est-ce pas ? aux jours passés que je revois !  
 Ah ! jusqu'à la mort j'en veux garder l'image !  
 J'étais un enfant pour vous. C'est bien dommage,  
 Pensais-je souvent, quand, vaillant défenseur,  
 Vous me protégeiez comme un frère sa sœur.  
 Je vous en avais tant de reconnaissance !  
 Et j'ai tant souffert, après, de votre absence !

KARL

Pendant mon hégire à la *mano nera*.

LYDIE

Malheureux ! — Alors mon mal se déclara,  
 Plus fort, plus profond que nul n'a pu le croire,  
 Et, depuis ce jour, d'une aile toute noire,  
 J'ai pris mon essor dans le vide infini,  
 Mon vol douloureux d'hirondelle sans nid,  
 D'auberge en café traînant mon deuil nomade,  
 Comme mes aïeux, de cyclade en cyclade,  
 Guidaient leur dauphin léger sous leur ciel bleu !  
 Mais ce peu de joie ou de plaisir, ce peu  
 D'amour, ou plutôt de caprice en ébauche,  
 De rêve en projet, que, de droite et de gauche,  
 J'ai pu recueillir ou glaner sur mes pas,  
 De t'avoir perdu ne me consola pas !  
 Cela ne fit pas une ombre à ta pensée !  
 Car, pour cette esquisse à peine commencée  
 D'idylle guerrière, en pleurs se terminant,  
 J'aurais tout donné sur terre. Et maintenant,  
 Maintenant encor, si tu voulais... peut-être...  
 Si jamais les fleurs mortes pouvaient renaître,  
 Et si les amours ressemblaient aux douleurs

Qu'on voit, renaissant, croître comme les fleurs,  
 Karl, si tu m'aimais, si j'espérais te suivre,  
 Peut-être, à côté de toi, j'aimerais vivre,  
 Et je te dirais : Vivons ! Dieu soit béni !

*(Il hoche la tête tristement.)*

Mais, si de ton cœur est à jamais banni  
 L'amour, et du mien ma dernière espérance,  
 Je t'en prie, ami, c'est mon cri de souffrance,  
 C'est le premier vœu que je t'ose exprimer,  
 Vis pour me pleurer... sinon pour nous aimer !

#### KARL

Je te laisse dire, enfant ; comme en un songe,  
 J'écoute ta voix dont l'écho se prolonge  
 Si loin dans l'abîme insondé de mon cœur.  
 Ta voix est si pure, elle a tant de douceur !  
 Et c'est si profond, ce qu'elle me révèle  
 D'ancienne douleur et de beauté nouvelle,  
 Ce qu'elle réveille, après un long oubli,  
 De mon moi passé, mort, froid, enseveli,  
 De ma première âme à la courte durée,  
 En toi renaissante, en toi transfigurée,  
 Qui vient me charmer, croyant me secourir !  
 Mais rassure-toi, je ne veux pas mourir,  
 Enfant ! Ta pitié décevante se trompe ;  
 Ce charme divin, il faut que je le rompe...  
 Non, je ne suis pas venu pour en finir  
 Avec l'existence, abdiquant l'avenir,  
 Pour faire écrouler brusquement, disparaître,  
 D'un coup de sifflet, le décor de mon être !  
 Non, le drame encore est loin d'être achevé,  
 Le rêve mauvais n'est point assez rêvé.

#### LYDIE *(se reculant)*

Mais alors..., qu'es-tu venu faire ?

LYDIE

643

KARL

Mystère !

LYDIE

Mystère ! Mais c'est répondre que te taire...  
Parle; il est affreux, le soupçon qui me vient !

KARL

Quel soupçon ? Satan est Dieu, le mal est bien,  
Le crime est vertu, parmi tous nos mensonges !

LYDIE

En quel doute horrible, accablant, tu me plonges !

KARL

Ce monde est maudit, il est vieux, il est las  
De vivre ! il a soif de voler en éclats !

LYDIE

Tu tenais naguère à la main quelque chose  
De noir et de lourd... tu n'as plus rien ! Je n'ose  
Te le demander, mais que portais-tu là ?

KARL

Que t'importe ?

LYDIE

Karl, qu'as-tu fait de cela ?  
Dis, ce n'était pas une bombe peut-être... ?

KARL

Tais-toi !

LYDIE

Misérable !... Et j'ai cru te connaître !  
 Et j'ai pu t'aimer ! Aimer un assassin !  
 Cette bombe, ayant mille morts dans son sein,  
 Infernal volcan de meurtre et d'épouvante,  
 Tu viens, le cœur plein d'atrocité savante,  
 De la jeter là sur le rail...

KARL

Mort aux rois !

Mort ! je l'ai juré sur deux glaives en croix !

LYDIE

C'est donc vrai ?

KARL

C'est vrai !

LYDIE

Sans pâlir tu l'avoues !

KARL

Que de sang il faut pour laver de ses boues  
 Ce sol imposteur !... fûssé-je torturé  
 De remords, encore une fois, j'ai juré !

LYDIE

Juré ! quel serment, qui fut lui-même un crime !

KARL

J'ai droit de haïr, de tuer qui m'opprime,  
 Et le fils du tzar est mon oppresseur-né !  
 Et, quand tout un peuple, à terre prosterné,  
 Acclame un tyran, il est bon qu'il se dresse  
 Un homme lançant la foudre vengeresse !

Afin que, demain, du foudroyant éclair  
Pâlisse l'Europe et s'électrise l'air,  
Et le monde tremble à ce coup de justice,  
Avant qu'il ne croule et ne s'anéantisse !

LYDIE

Mais des innocents vont périr !

KARL

J'en gémis ;

Mais ces innocents, ce sont des ennemis...  
Holocauste, ô loi terrible et nécessaire !  
L'apôtre est guerrier, l'apôtre est janissaire :  
Sans peur ni pitié, sans famille ni toit,  
Et sans amour même, il frappe comme il doit !  
Et quelle victoire, en nos guerres impies,  
Coûta jamais moins de généreuses vies  
Qu'à l'humanité je n'en vais immoler ?...  
... Oui, le jour doit luire et le sang doit couler.  
La bombe éclater à tous les coins du monde,  
L'homme s'affranchir ! Car tout ce qui se fonde  
Pour base a toujours des tas de corps sanglants...  
Des cadavres sont au fond de tous nos plans !  
Quand viendra le jour...

LYDIE (*L'interrompant effrayée*)

N'entends-tu rien ? Écoute !

N'est-ce pas le train ?

KARL

Oui, peut-être...

LYDIE

Sans doute,

C'est lui, la lueur qu'on voit là-bas ?

KARL

Où ?

LYDIE (*désignant la direction*)

Là !

KARL

On le dirait.. — Non, ce n'est qu'une villa  
Qui s'éclaire au loin...

LYDIE

C'est probable... Oui, je rêve !  
Ce bruit qu'on entend, c'est le vent qui se lève...

KARL

L'heure vient pourtant, le train est en retard...  
Partons, il est temps de nous mettre à l'écart...

LYDIE (*lui tendant la main*)

Adieu !

KARL (*essayant de l'entraîner*)

Viens, suis-moi

LYDIE (*résistant*)

Non, je reste !

KARL

Es-tu folle ?

LYDIE

Je suis curieuse, étant femme et frivole,  
Je veux voir passer le train...

KARL

Mais c'est ta mort !

La bombe est tout près, elle tonnera fort,  
Ici quelque éclat doit sûrement t'atteindre

LYDIE

647

LYDIE

Tu m'avais jadis appris à ne rien craindre...

KARL

Courage n'est pas démente. Allons, suis-moi !

LYDIE

Non, je veux mourir !

KARL

Tu veux mourir ? pourquoi ?

LYDIE

Pourquoi ? Que t'importe, après tout, que je meure !  
M'as-tu seulement comprise tout à l'heure,  
M'as-tu répondu, quand j'ai parlé d'amour ?  
Et pour toi que suis-je et qu'ai-je été toujours ?  
Comment donc faut-il te dire que je t'aime  
Malgré tes oublis, malgré tes crimes même,  
Karl ! et qu'en mon culte acharné du passé,  
Sous le criminel j'aime encor l'insensé !  
Et tu ne vois pas que la mort me délivre  
Quand, pour me forcer à te suivre, à revivre,  
Fière de pouvoir te servir à genoux,  
Tu n'avais qu'un mot à me dire : aimons-nous !  
Et que ce mot-là, parmi tes cris de haine,  
Tu ne l'a pas dit ! Non, non, la coupe est pleine !  
L'éclat meurtrier qui me viendra de toi  
Me fera du bien. Laisse-moi, laisse-moi !

KARL

Mais je t'aime, enfant ! je t'aime, je le jure,  
Je t'aime !

LYDIE

Trop tard

KARL

Étrange créature !

Viens, nous aimerons après, vivons d'abord !

LYDIE

Non... Je suis venue ici chercher la mort...  
 Voilà mon secret à moi, je te le livre !...  
 La soif du néant, dont l'avant-goût m'enivre,  
 Me brûle aussi, moi ; mais pour moi je le veux...  
 Car d'un même mal nous souffrons tous les deux  
 Peut-être... A mon poids d'angoisses je succombe...  
 Je me jetterai sous le train, sur ta bombe...

KARL

Quoi !... Tu veux !... Mais moi, je ne veux pas ainsi  
 Te laisser mourir, te tuer !... Sors d'ici !...

*(Il veut l'entraîner, elle résiste.)*

LYDIE

Tu vas en tuer tant d'autres qui me valent !

KARL

Eux, il le faut bien...

LYDIE

Tant d'autres qui t'égalent  
 En jeunesse, en force, en bravoure, en beauté !  
 Et qui, par ta froide et lâche cruauté,  
 Pâtiront bientôt leur atroce agonie,  
 Longue, épouvantable, — et peut-être impunie !

KARL

Qui sait ?

LYDIE

649

LYDIE

Moi, du moins, je mourrai sans souffrir...  
Je me coucherai mollement pour mourir  
Et m'endormirai soudain, comme qui plonge !  
Si la mort, ainsi que la vie, est un songe,  
Elle ne peut être un songe plus mauvais...  
Et puis, sur la fosse inconnue où je vais,  
Il ne tombera jamais de larme amère...  
Mais ces malheureux, sans doute ils ont leur mère !

KARL

Tais-toi ! j'ai juré ! j'ai juré !... L'avenir  
Est si beau ! la paix qui ne doit pas finir !  
L'hymne de l'immense humanité future !

LYDIE

Ah ! quels cris ils vont pousser dans leur torture !

KARL

Assez, par pitié !

LYDIE

L'avenir, inconnu !  
Toujours il arrive et n'est jamais venu,  
L'idéal, chimère et désastreux mirage !  
C'est le train qui va venir, c'est le carnage  
Dont une tribu sauvage rougirait !  
L'avenir ! as-tu percé ce grand secret ?  
Du progrès humain as-tu tracé la voie ?  
Sais-tu si ce fils des tzars, bientôt ta proie,  
Ton roi, l'héritier des rois de tes aïeux,  
N'était point, sans toi, l'ouvrier glorieux,  
L'un des grands voyers de la route sublime ?  
Sais-tu si ce n'est pas lui qui, sans ton crime,  
Devait, suscitant la France à son appel,  
D'un long cri de joie emplir tout l'Archipel ?

Si ce n'est pas lui, l'impérial Messie,  
 Qui, réalisant l'antique prophétie  
 Dont on a bercé notre enfance là-bas,  
 Au champ des futurs et des dernier combats,  
 Où, près des tombeaux des miens, le flot soupire,  
 Devait rendre un jour à ma Grèce l'empire,  
 Conquérir, soumettre, helléniser encor  
 Le monde ; et partout sur les coupoles d'or  
 Planter la croix grecque ; et, dans Sainte-Sophie,  
 Acclamé par cent peuples qu'il pacifie,  
 Chanter, en un grand reploiement de drapeaux,  
 L'hymne de la paix sous la force en repos !...  
 Ah ! si c'était vrai, ce beau rêve paisible !  
 Dis, si c'était vrai pourtant !

KARL (*affaissé*)

Et c'est possible !

(*Eperdu*) Le train !

LYDIE

Oui, le train ! c'est bien lui, cette fois !

KARL

O malheur !

LYDIE

Là-bas, c'est elle que je vois,  
 N'est-ce pas ?

KARL

La bombe ? Oui, sur le rail, tout proche.

(*Lydie veut se précipiter vers l'endroit indiqué, Karl la retient de force.*)

LYDIE

Lâche-moi, pour Dieu !... L'on n'entend pas la cloche  
 Encor... j'ai le temps... le train est assez loin.

## KARL

Non, l'enfer est là, tu n'y toucheras point...  
 Ah ! je suis maudit, Lydie !... A cette place  
 Restons tous les deux, toi de ta douleur lasse,  
 Moi, souï de ma haine, et disons : C'est assez !  
 D'amour et d'horreur tenons-nous embrassés  
 Et, puisque tu veux mourir, mourons ensemble !

## LYDIE

Si tu m'aimes, Karl, oh ! lâche-moi !... Je tremble :  
 Un retard encore et je n'ai plus le temps.  
 Je veux te sauver, Karl ! songe à tes vingt ans !  
 La mort ! Ah ! plutôt, si tu m'aimes, la vie !  
 Et je veux t'aimer sans rougir, et ravie,  
 Vaine encor de toi, par le monde où tu cours,  
 Porter la fierté de nos libres amours !  
 Ton crime, il me faut l'effacer ; puis, l'ivresse,  
 La félicité ! — Lâche-moi !... Le temps presse.

## KARL

Reste là, j'y vais !

*(Il la lâche brusquement et disparaît en courant dans la direction du train.)*

## LYDIE (seule)

Il a vu le danger,  
 Il y court ! Mon Dieu, daignez le protéger !  
 Arrivera-t-il à temps ? Le train flamboie  
 Et grandit, grossit, monstrueux... Sur la voie  
 Il se baisse, ô ciel ! Le train se ralentit  
 Par bonheur ! — Il prend la bombe, — il l'engloutit  
 Dans le fleuve... Enfin ! enfin ! Dieu, qu'il est brave !

*(Elle se jette dans les bras de Karl qui recient en courant, mais qui se dégage aussitôt, lui prend la main et l'entraîne.)*

## KARL

Viens, fuyons ; laissons venir le monde slave !

*(Ils sautent légèrement la barrière. La toile tombe)*